LA FEMME S'EN VA.

I

—C'est là, dites-vous, M. l'Editeur, un singulier titre pour une étude qui doit être assurément bizarre, et les lecteurs de l'*Abeille* n'auront pas probablement à se féliciter que l'auteur l'ait entreprise sans mesurer ses forces et sans demander conseil à ses amis, s'il en a.

Mais ne vous inquiétez pas, M. l'Editeur, et croyez bien que notre étude, absolument sociale et morale, intéressante peut-être, d'actualité certainement, sera sérieuse en tous points, sincère, honnête, conforme à ce qui doit être pensé, à ce qui peut être et à ce que la convenance et la raison permettent à chacun de nous de lire tout haut, sans crainte et sans hésitation. Nous avons pour la femme le respect le plus souverain, et nous avons trop conscience de sa mission et de son œuvre dans l'humanité pour jamais prendre la femme comme thème à paradoxes, à philosophie, sans substance ou à réflexions plaisantes et frivoles. La femme, bien qu'on en ait dit ou pu dire, n'est point un être frivole, et nous devons toujours, n'oublions jamais de qui nous parlons, la traiter avec la dignité et la justice que commandent son sexe, ses droits et l'admirable rôle social pour lequel elle a été certainement créée par la sagesse éternelle et divine. On ne serait vraiment coupable, lorsqu'il s'agit d'elle, qu'en l'adulant ou la flattant dans la bassesse de l'hypocrisie et du mensonge, comme si elle était indigne de la vérité devant laquelle l'homme recule souvent pour lui même. La femme a droit à la vérité tout autant que l'homme, et ce n'est pas cette vérité, croyons-le bien, qui la diminuera dans la beauté de sa nature, qui l'amoindrira dans la richesse de ses sentiments et qui la fera déchoir du rang élevé qu'elle doit occuper dans la vie et dans une civilisation véritablement supérieure et digne de ce nom. Nul n'a droit de la tromper, de la trahir ou de lui mentir; et si le sage ancien a pu dire autrefois: "*Magna puero reventia debetur*"—"On doit un grand respect à l'enfant,"—ne serait-il pas convenable d'ajouter à ce précepte de haute morale, "*mulierique*," et à la femme aussi?....

Au reste, M. l'Editeur, notre titre n'est qu'un titre, et le titre d'un livre ou même d'un simple article de journal ou de revue, souvent choisi pour attirer l'attention des passants, des curieux et des lecteurs, ne peut pas faire complètement préjuger de l'œuvre. Lire importe d'abord, et le jugement vient après, favorable ou non. Puis, il est tant de choses qui sont aussi vite oubliées que lues, bien que beaucoup d'entre nous se figurent écrire pour la postérité. Postérité de deux jours ou de deux heures!

Mais, M. l'Editeur, ceux qui sont nés dans les premières décades de ce siècle qui va mourir, ceux qui ont encore sur leur vieille tête la couronne blanche de l'octogénaire, et qui ont quelque peu conservé la mémoire des choses faites et des choses passées, bonnes et mauvaises, petites ou glorieuses, ont bien souvent entendu dire, quand ils ne l'ont pas dit eux-mêmes: *Les dieux s'en vont! Les rois s'en vont!* Et ces paroles de condamnation ou de constatation, dans lesquelles on peut voir du scepticisme, de l'incrédulité religieuse et de la démocratie révolutionnaire, sont encore dans la bouche de beaucoup d'entre nous, comme regret ou comme espérance.

Le fait est, historique assurément, que, depuis un siècle et davantage, beaucoup de dieux à lettre minuscule sont venus et se sont en allés. Peu dignes du grand nom qu'ils portaient, fausse imitation et de fabrique humaine, ils ont peu vécu, si toutefois ils ont vécu. Nous devons même penser, en voyant l'Afrique, l'Asie et d'autres régions plus ou moins obscures du monde, que nombre d'autres auront le même sort et disparaîtront avec la sauvagerie, la barbarie, l'ignorance et la fausse civilisation qui leur ont donné naissance ou forme. Mais si le vrai Dieu, le grand, le puissant, le seul, le juste, l'éternel, celui de tous les temps et de tous les lieux, celui qui n'est pas de fabrique ou de fantaisie humaine, reste—comme il restera, soyez-en sûrs—le mal sera de peu d'importance, et nous croyons même que l'humanité devra s'en réjouir dans l'affranchissement d'une plus haute raison et dans la lumière d'une conscience plus souveraine et plus rayonnante. Les idoles ne sont d'aucune nécessité.

Pour les *rois*, s'ils *s'en vont* assez rapidement depuis un siècle ou deux, comme de très simples mortels, sans laisser derrière eux des regrets bien amers, et si la royauté, soumise à plusieurs régimes de constitutions, de chartes et de réserves populaires, a cessé d'être un dogme, un culte et une inviolabilité, nous ne devons pas trop le regretter au nom de la démocratie majeure et moderne; et quand les peuples, dont beaucoup sont encore mineurs, seront tous convenablement éclairés, qu'ils comprendront tous leurs devoirs et leurs droits, qu'ils seront tous assez sages ou assez sensés pour être libres dans la règle, dans l'ordre et dans la justice sans lesquels existent toute anarchie et toute tyrannie, il n'y aura certainement plus de rois sur la terre, même constitutionnels, et la république, la forme la plus convenable, pour ne pas dire la seule convenable, à la souveraineté du peuple et à la démocratie dans son application la plus étendue, sera un fait accompli pour tous. Mais la lumière est nécessaire pour cette réalisation, et s'il est vrai que l'humanité ne peut pas vivre sans morale, il est également certain qu'une société régulière, avec des droits seuls, sans les devoirs qui font l'équilibre et l'harmonie, est une chose qui ne peut avoir ni existence réelle ni durée véritable. Rien n'existe sans règle, sans loi et sans ordre, et la démocratie ne peut être que la liberté régularisée par le devoir. Cicéron n'a pas écrit un traité *de jure*, mais *de officiis*, et le *droit* n'est véritablement que ce que le devoir ordonne. Toute autre méthode est fausse.

—Mais, direz-vous, M. l'Editeur, si les *faux dieux s'en vont*, et si les *rois* les suivent, parce que cela est sans doute inévitable, en quoi la *Femme s'en va-t-elle* doit elle s'en aller ou peut elle s'en aller? Quelle liaison voyez-vous dans ces choses, autre que celle de la fantaisie? La Femme serait-elle une fausse divinité, grecque ou païenne, d'une heure ou d'une époque, et pour laquelle nous n'avons plus de culte à garder, ou bien une royauté vieillie, démodée, déconsidérée et qui n'avait qu'un temps à vivre dans le règne humain, politique et social? Aurait-elle, après la fécondité naturelle des siècles écoulés, épuisée dans l'engendrement des hommes et des nations, au lendemain pourtant d'une révolution qui lui a restitué tous ses titres et dans un christianisme qui l'a élevée à la dignité suprême de l'épouse et de la mère, soudainement découvert que la stérilité était le dernier mot de sa destinée ou de son sort? Ou bien, dans un de ces temps de confusion où toutes les notions du juste semblent disparaître, dans une de ces fins de siècle qui ressemblent parfois à une dissolution ou à une liquidation sociale, la Femme ne sait-elle plus quel chemin elle doit suivre et se sent elle comme égarée dans une obscurité qu'a momentanément cessé d'éclairer sa conscience inquiète et douloureusement tourmentée par le doute? Le dégoût de l'homme déchu se serait-il emparé d'elle, et la Femme, indignée et révoltée pour cause, demanderait-elle au divorce des attachements disparus et de l'antipathie un bonheur et une liberté qu'elle paraît ne plus trouver dans l'association intime des droits et des devoirs réunis, dans la seule communauté permise et légitime où l'amour se transfigure en Justice et prend le nom sacré de Famille?

Nous le verrons plus loin, peut-être comprendrons-nous l'état d'âme de la femme, état présentement douloureux.

Mais la Femme, pour l'heure et dans notre civilisation plus vantée que glorieuse, est profondément troublée, et ce trouble est d'autant plus grand et plus dangereux qu'il n'a rien de vulgairement et de grossièrement sensuel, étant plutôt nerveux, cérébral, de l'esprit irrité, las de la terre et cherchant l'idéal au-delà de la nature, de la raison et du possible.

J. GENTIL.

Couronnement de Notre Dame de Prompt Secours.--Neuvaine préparatoire à la Fête.

Aux abords de Mexico on vient de célébrer avec splendeur la Fête du Couronnement de N. D. de la Guadaloupe. Une fête semblable se prépare ici pour le Couronnement de Notre Dame de Prompt Secours au Couvent des Dames Ursulines, fixé au 10 novembre prochain.

Il y a quelques mois, ce grand événement, qui marquera dans l'histoire de l'Eglise en Louisiane, était déjà annoncé dans les journaux de la Nouvelle-Orléans et l'Ave Maria de l'Indiana.

En même temps on faisait appel au public pour obtenir les fonds nécessaires pour la confection des couronnes, qui doivent orner les fronts de la Vierge et de l'Enfant Jésus, ainsi que pour les dépenses occasionnées par la Fête.

Nous devons dire que cet appel a été entendu, grâce à l'initiative, au zèle d'un Comité de Dames de la Nouvelle Orléans, et à la générosité de ceux qui sont dévoués à Marie. Beaucoup n'ont pas craint de sacrifier leurs bijoux pour enrichir les couronnes préparées pour cette circonstance.

Prochainement nous parlerons plus longuement de cette Fête grandiose et en publierons le programme.

Obéissant à une pieuse inspiration, Monseigneur l'Archevêque Janssens a décidé qu'une Neuvaine de prières, commençant le 1er novembre, aurait lieu dans la Chapelle des Dames Ursulines, où se trouve la statue miraculeuse de N.-D. de Prompt Secours. Chaque jour de la neuvaine une messe spéciale sera dite à l'autel de la Vierge à 8 heures du matin; et, l'après-midi, à 4 heures, il y aura la récitation du chapelet et des Litanies de N.-D., suivie de la bénédiction du St-Sacrement.

Les personnes de la ville sont invitées à y assister.

LE CULTE DES MORTS
EN GUINÉE.

Partout sur la côte de Guinée l'on remarque une importance extrême attachée à la sépulture. Chez les Popos, où les débiteurs insolvables sont l'objet d'un refus de sépulture, il arrive souvent que la famille du défunt se cotise pour payer ses dettes et avoir le droit de l'enterrer. Lorsqu'un nègre meurt loin de son pays et de ses parents, ceux-ci, pour pouvoir lui rendre les honneurs funèbres, font rapporter du moins ses cheveux et ses ongles, ainsi qu'un peu de la terre qui le recouvre; ils les déposent en un lieu voisin, répandent dessus quelques poignées de cette terre étrangère; et le lieu ainsi consacré est respecté comme la tombe du défunt. Un usage analogue existe chez les Chinois; on sait d'ailleurs avec quel soin ces derniers, lorsqu'ils émigrent, stipulent que leur corps sera rapporté dans leur patrie. Ces préoccupations tiennent à une idée religieuse: les noirs, comme les habitants du Céleste Empire, rendent à leurs parents défunts un culte domestique, comme on va le voir tout à l'heure.

Les rites funéraires varient selon les divers points de la Guinée, et les différents peuples. Cependant, il n'est pas difficile d'y relever un certain nombre de traits généraux, qui donnent à toutes ces cérémonies une ressemblance de fond.

Aussitôt que le malade a rendu le dernier soupir, la case retentit de cris et de sanglots, et le rôle des *pleureuses*, que l'on retrouve jusque dans le midi de l'Europe, commence bruyamment. Elles entremêlent leurs gémissements et leurs hurlements de douleurs, complaintes enfantines et bizarres, parfois touchantes. M. l'abbé Bouche cite quelques strophes de ces improvisations primitives.

"Jamais plus je ne pourrai le voir! C'en est fait! Je ne le verrai plus! Déjà, hélas! je ne le vois plus!"

"Je vais à la fontaine, et je laisse la foule s'écouler; j'attends jusqu'à la nuit, je suis seule, hélas!"

"Je vais au marché, et je laisse la foule s'écouler; j'attends jusqu'à la nuit, je suis seule, hélas!"

"Je vais sur le chemin, la foule lentement s'écoure; la nuit vient, et toujours je suis seule, hélas!"

Les pleureuses soutiennent leur inspiration poétique par de fréquentes accolades à la bouteille de tafia. Cependant les parents et amis arrivent et ensevelissent le défunt; sa tête est rasée, le corps lavé et oint convenablement. Ses bras et son cou sont ornés des bracelets et colliers qu'il avait portés pendant sa vie, et il est revêtu de ses plus beaux vêtements. On a préalablement immolé une poule afin d'acheter le passage pour l'autre vie, de même que les Grecs et les Romains payaient pour leurs défunts le denier de Charon. Pendant tout ce temps-là, les amis et connaissances affluent à la maison mortuaire; ils mangent et boivent copieusement; sous prétexte d'éloigner la tristesse de la famille, ils crient, ils chantent et dansent, et font de la fête funèbre une orgie permanente.

Un ou deux jours après, ont lieu les funérailles. Le corps du défunt, s'il appartient à une famille riche, est mis dans un cercueil de bois, sur le côté droit: des cauris, de l'eau-de-vie, des vêtements, sont placés dans l'intérieur du cercueil, comme provisions de voyage, car le défunt vivra dans l'autre monde. Les pauvres sont simplement enveloppés d'une natte. D'ordinaire, l'enterrement se fait dans la case même qu'habitait le défunt, à grand renfort de cris, de danses, de coups de tam-tam et de fusil. un morceau de fer semblable à une torche est fiché en terre pour marquer la place où se trouve le crâne, car la tête est la partie du corps à laquelle s'adresse les honneurs funèbres. D'autres fois, l'on détache cette tête du tronc, après quelques semaines; on l'enferme dans un vase de terre qu'on expose dans un coin de la case, où elle est l'objet d'offrandes et de cérémonies périodiques.

MODES PARISIENNES.

TOILETTES DE RÉCEPTION ET DE VILLE.

La robe à droite est en drap épais brun Havane. Le bas de la jupe est garni d'une ruche gauffrée. La basque blouse est garnie de soie gros grain vert pomme. La chemisette est en taffetas changeant, saumon et rouge-brun. Le chapeau de paille marron est garni de hupper et d'aigrettes noires.

La toilette de réception est en taffetas vieux rose. Le panneau et la basque sont garnis de velours changeant rouge-brun et vert, et bordés d'une broderie Persane. La capote en velours mordoré est garnie de plumes noires.

RENONCEMENT.

PERSONNAGES:

ELLE, tragédienne. | LUI, gentilhomme.

Au lever du rideau, la tragédienne est seule dans sa loge, devant son miroir.—Costume de Roxane.—Tout en achevant de se préparer, elle répète encore son rôle.

ELLE, *déclamant.*

"Non, je ne veux plus rien.
"Ne m'importune plus de tes raisons forcées!
"Je vois combien tes vœux sont loin de mes pensées.
"Je ne te presse plus, ingrat, d'y consentir;
"Rentre dans le néant dont je t'ai fait sortir.
"Car, enfin, qui m'arrête? et quelle autre assurance
"Demanderai-je encor de son indifférence?"

(*S'arrêtant.*)

Roxane, tu souffrais; je t'incarne en pleurant,
Mais, moi, je suis heureuse!.... Un autre me comprend.
Un autre est là qui m'aime et qui me veut pour femme!
Sa pure affection a le dédain du blâme;
Digne de lui, je m'en radieuse; je crois
A sa tendresse, à ses fièvres, à ses effrois
Quand un peu de froideur se glisse en mes paroles....
Oh! vous qui n'aimez pas, femmes, c'est vous les folles,
Car le cœur le plus sage en ce monde blasé,
C'est un cœur sans calcul par l'amour embrasé!
Le voici! Le voici!

(*Il entre.*)

LUI.

Vous ai-je fait attendre?

ELLE.

Je vous attends toujours!

LUI.

Que votre accent est tendre!
Et combien il remplit ma pensée!

(*La regardant.*)

Ah! vraiment
Ce costume vous sied pour charmer un amant,
Mais mon attachement n'est pas assez profane
Pour rechercher en vous Bérénice ou Roxane,
Et mon cœur n'attendra jamais que mon regard
Obéisse au prestige éblouissant de l'art.

ELLE.

Cependant, vous allez m'applaudir tout à l'heure;
Quand Bajazet m'a fait souffrir, quand ma voix pleure,
Au fond de votre loge obscure, vous pleurez!

LUI.

C'est vrai.

ELLE.

Vous voyez bien que les accents sacrés
Des poètes pourront ajouter à mes charmes,
Et que vous aimerez la douceur de vos larmes.

LUI.

Je ne suis pas le seul à vous chérir ainsi.

ELLE.

Ma gloire, à ce moment, vous est-elle un souci?
Et seriez-vous jaloux, quand votre larme coule,
De cet être changeant qui s'appelle une foule!

LUI.

Peut-être.

ELLE.

Et cependant, vous voulez m'épouser!

LUI.

Je le veux, et je viens vous y faire penser.

ELLE

Je ne l'oubliais pas.

LUI.

Ecoutez-moi:—La chose
Est récente, c'était en juin, à la nuit close,
Nous roulions en voiture au bois, bien doucement;
Nous nous parlions très peu, nous rêvions en aimant,
Et, dans l'isolement solennel des allées,
Sous les vagues regards d'étoiles mi-voilées,
Nous passions sur le sable avec un léger bruit;
Notre silence heureux s'enivrait de la nuit.
Nous nous serrions les mains, et, lorsque nous parlâmes,
Vous avez bien senti, comme moi, que nos âmes
Vibraient à l'unisson, mystérieusement,
Et, sans avoir besoin d'un stérile serment,
Nous nous sommes unis, librement, en pensée,
Résolus à changer l'extase commencée
En pleine certitude, en paradis réel;
Nous avions pour témoins tous les astres du ciel!
Et, dès lors, j'ai voulu vous avoir tout entière
Mon nom vous appartient et ma fortune est fière
De s'épandre à vos pieds comme un fleuve éclatant
Mais vous allez savoir ce que l'époux attend.
(Oh! votre noble orgueil résistera peut être
A l'homme suppliant en qui se cache un maître)—
Je viens—si je connais pourtant le cœur humain—
Vous demander, à vous, l'épouse de demain,
Moi, toujours plein de vous et toujours idolâtre,
De faire vos adieux éternels au théâtre!

ELLE.

Vous n'en aviez jamais parlé.

LUI.

Soit. J'avais tort
J'ai réfléchi beaucoup et froidement au sort
Qu'une telle union soudainement me crée;
J'ai confiance en vous—vous êtes adorée......

ELLE (*absorbée et douloureuse*).

Mes adieux au théâtre!

LUI.

Oh! oui, j'en étais sûr!
Votre âme triomphante a peur d'un sort obscur,
Et, malgré les bonheurs promis, vous allez croire
Que mon amour n'est rien auprès de votre gloire.

ELLE.

Je n'ai jamais rien dit de pareil. Vous savez
Que les mêmes bonheurs, nous les avons rêvés;
Malgré la passion qui nous unit ensemble
Après cette sortie imprévue, il me semble
Que vous vous estimez seul capable d'amour!

LUI.

Pardonnez moi, je veux......

ELLE.

Je me souviens du jour
Où dans l'ombre du bois nous roulions en silence.
D'un amour qui se tait je sais la violence,
Et je garde à jamais le souvenir pieux
De nos aveux muets échangés sous les cieux.
Pourquoi donc, tout à coup, ce soir, votre colère?
Le théâtre, où je vis, a su pourtant vous plaire,
Puisque vous m'adorez ici depuis longtemps....
—Quelqu'un de venimeux vous a parlé? J'attends.

LUI.

J'ai foi dans votre amour et ma foi toujours fière
N'interroge personne en pareille matière,
Et j'ai toujours chéri, sans en avoir douté,
Le charme délicat de votre pureté.

ELLE.

Quoi! je suis belle et pure à vos yeux, je vous aime,
Et vous vous faites triste et désolé quand même!......
De quoi vous plaignez-vous? Parlez....

LUI.

Je suis jaloux;
Et vous comprendrez bien les rancœurs de l'époux.
Votre divine voix enveloppe et caresse,
Mais, si votre prestige est ici mon ivresse,
C'est aussi ma blessure intime et ma douleur.
N'êtes vous rien qu'à moi? Non pas; car votre cœur
Se dépense en ardeurs toujours renouvelées;
Des foules en tumulte, à vos accents troublées,
Vous restez l'idéal et vous êtes le bien,
Et moi, dans tout ceci, voyez-vous, je n'ai rien,
Du moins pas plus qu'un autre, et c'est trop peu. J'ajoute
Que je rêve parfois qu'un rival vous a toute,
Quand, étreignant le Cid, où baisant Hernani,
Vous donnez le meilleur de vous et l'infini
De votre âme, et je suis si jaloux que j'en pleure.

ELLE.

Vous êtes un enfant! L'apparence vous leurre;
Et vous osez gémir lorsque votre fierté
Devrait plutôt jouir en paix de ma beauté!
Que je sois doña Sol, ou Roxane, ou Chimène,
Sous mon rôle exalté palpite une âme humaine,
Une âme toute à vous et toute à son serment,
Qui vous donne sa gloire et son enivrement.
Au milieu de la foule, océan vaste et sombre,
Dans le fourmillement de ces têtes sans nombre,
Qu'embrasse mon regard, que subjugue ma voix,
Mon époux, mon ami, c'est vous seul que je vois!
C'est vous pour qui je sens, c'est vous pour qui je vibre,
Et mon cœur éperdu s'envole, chaud et libre,
Vers vos yeux attentifs, et votre amour fervent,
Comme un oiseau vainqueur des vagues et du vent!

LUI.

Non! cet être charmant qui souffre et se dédouble,
Cet être singulier m'inquiète et me trouble;
Vous êtes une reine asservie à sa cour,
Et votre gloire immense attente à mon amour!

ELLE.

Hélas! trouverez-vous la douleur moins profonde
Quand un jour nous serons mariés, quand le monde
Nous recevra joyeux et légers, quand le bal,
Ce tourbillon charnel parfumé d'idéal,
M'entraînera, la nuit, dans ses valses en fièvre!...
Serez-vous donc encor jaloux? et votre lèvre
Va-t-elle me jeter alors ces mots amers,
Echo de vos chagrins si follement soufferts,
Car votre illusion vous les crée à vous-même?...
Ah! vous savez haïr sans savoir comme on aime

LUI.

Le monde, je l'accepte avec ses tourbillons,
Mais non pas le théâtre, où trop de passions
Vous tiennent malgré vous attachée à la scène:
Où s'implante l'amour, la gloire est trop malsaine;
Je veux un cœur en paix, pour moi seul palpitant,
Et je suis trop jaloux pour vous céder.

ELLE.

Pourtant!
Vous savez bien....

LUI.

Quittez le théâtre! Je souffre
De vous voir, jeune fleur, pencher au bord du gouffre,
Et je vous veux pour moi, sans partage.

ELLE.

Oh! mon Dieu
Croyez-vous que mon art ne soit pour moi qu'un jeu,
Que je puisse, d'un coup, briser tout ce que j'aime,
Et séparer de moi tout un autre moi-même!

LUI.

Vous aimez trop votre art.

ELLE.

Et moi, vous m'aimez mal!
Que votre autorité s'arrête à l'idéal!
Mon âme, d'une sève immortelle nourrie,
Des régions du beau s'est fait une patrie;
A qui m'offre l'exil j'offrirai la douleur.

LUI.

Je me croyais aimé.

ELLE.

Je vous croyais meilleur,
Ah! ma fidélité qui vous supplie encore
N'a point pour ennemis les beaux vers que j'adore,
Je vous chérirai tant, chaque soir, en quittant
Cette scène enfiévrée, où mon cœur palpitant
Vibre et se régénère au souffle du génie!
Oui, j'aspire sans crainte à cette heure bénie
Où je retrouverai le foyer, au retour,
Ainsi qu'une oasis de repos et d'amour!

LUI.

Ne dorez pas ainsi vos phrases, je vous prie,
Le théâtre est pour vous comme une autre patrie;
Moi, je suis beaucoup moins.

(*Elle fait un mouvement.*)

Oh! ne dites pas non!
Une clameur de fête entourant votre nom,
Voilà votre idéal suprême dans le monde;
Mais je veux désormais que votre amour réponde
A moi seul, et sachez que dans un tel lien,
Si je n'ai tout de vous, je n'en accepte rien.

ELLE.

Taisez-vous; l'injustice a frôlé votre bouche.
Je vous savais ardent, mais pas aussi farouche,
Votre irritation revêt un tel accent
Que votre passion me fait peur à présent!

LUI.

Pourquoi donc avoir peur! Vous êtes libre......

ELLE.

J'aime!
Et l'on n'est jamais libre en aimant. Et vous-même
Vous souffrez de parler en maître, sans raison.

LUI.

Pour moi, votre refus veut dire trahison!

ELLE.

Moi, vous trahir! grand Dieu! moi dont toute la vie
Au travail enchaînée, à l'art par asservie,
S'éclairait par l'amour d'un rayonnement doux!..
C'est mon culte du Beau qui vous a fait jaloux,
Et vous osez penser que l'art qui me tourmente
Peut étouffer l'essor du cœur chez une amante!

LUI.

Je le crois. Mon désir est clair. Ma volonté
Sans appel...... Mais, devant votre chaude beauté
Qui s'irrite déjà de la gloire perdue
Et devant votre amour dont je sais l'étendue,
Je ne commande plus, je supplie; et ma voix
Vous répète, en pleurant, pour la dernière fois:
Renoncez au théâtre!

ELLE.

Oh! quelle double chaîne!
Tout ce qui m'enchantait me devient une peine,
Mon amour, par un fol amant empoisonné,
Et mon art innocent par l'amour condamné!......
J'apportais le bonheur, vous créez la souffrance!...
Attendez quelque temps....

LUI.

Inutile espérance!
Je ne changerai pas!

(*Il s'éloigne.*)

ELLE.

Ah! vous voulez partir
Eh bien, je serai forte et ne veux pas mentir!
Cette abdication absurde est impossible!

LUI.

Puisque votre froideur à l'art seul est sensible,
Adieu!

ELLE.

Réfléchissez encor!

LUI.

Je m'en irai.
C'est fini!

ELLE.

Vous étiez pourtant l'être adoré....
Oh! mes soirs de triomphe! oh! soirs de plénitude!
C'est un renoncement et trop prompt et trop rude
Que voudrait m'imposer celui qui m'aime tant!
La foule me désire et l'avenir m'attend.
Le seul bonheur d'amour me rendrait malheureuse.
Qu'importe si la gloire un jour me semble creuse;
Je ne puis déserter la veille des combats!

LUI

Adieu! C'est bien fini. Je retourne là-bas
Dans mon pays natal, où dort mon vieux domaine......
Ah! votre illusion d'orgueil est bien humaine!
Mais, captivé par vous, je sais vous pardonner,
Si je semble vous fuir et vous abandonner.
N'en croyez rien: j'emporte en moi, comme un beau rêve,
L'éternel souvenir de notre amour trop brève;
Et, tout en maudissant ce que vous préférez,
Je bénis les moments enivrants et sacrés
Où, subjugués tous deux par notre joie intime,
Nous vivions sans aucun effort dans le sublime!
Je pars!...... Soyez heureuse et triomphante! Adieu!

ELLE.

Vous reviendrez!

LUI.

Jamais!

(*Il sort.*)

ELLE.

Jamais!...... Je sens le feu
De la fièvre courir tout à coup dans mes veines!
Mes larmes couleront, mes larmes seront vaines!
Ah! j'ai trahi l'amour pour m'enfermer dans l'art,
Mais l'immense douleur que cause son départ,
Je l'anéantirai dans un torrent de gloire!....
Toi seul est la clarté lorsque la vie est noire,
Art pur, consolateur au prestige éternel,
Eden où l'on s'arrache aux horreurs du réel!
Sûrs compagnons de mon enfance, ô grands génies,
J'abandonne mon âme à vos strophes bénies;
Je suis comme un vaisseau, naguère encor captif
Qui fuit, par un beau soir, loin du monde plaintif
Et gonfle, impatient la blancheur de ses voiles,
Sur une mer lactée où tremblent les étoiles!

CHARLES GRANDMOUGIN

PASTEUR.

O toi dont la science et le constant effort
Ont si souvent vaincu la douleur et la mort,
O cerveau puissant et fertile,
De l'univers qui souffre, obstiné bienfaiteur,
Pardonne si ma voix interrompt, ô Pasteur,
Un instant ton travail utile!

Le genre humain te paye un tribut mérité.
Pris dans un grand courant de générosité
Que tout le monde a voulu suivre,
Pour assurer ton œuvre et fonder ton trésor,
Le riche est accouru, les deux mains pleines d'or,
Le pauvre avec ses sous de cuivre.

Les savants—tu souris de quelques envieux—
T'ont placé dans la gloire, et, voyant dans tes yeux
Briller l'étincelle divine,
Ils t'ont salué tous comme un maître, et les rois,
Honorant ce jour-là leurs ordres et leurs croix,
Les ont placés sur ta poitrine.

Je t'apporte une offrande à mon tour. Presque rien.
Elle va te remplir pourtant, je le sais bien,
D'une gratitude infinie.
Avant de t'envoyer quelques louis offerts,
De pauvres artisans m'ont demandé des vers
Pour mieux honorer ton génie.

Cent cinquante ouvriers, hélas! vivant de peu,
Les verriers, serviteurs de ce vieil art du feu
Qu'exerçaient les nobles, naguère,
Ont eu, nobles de cœur, un généreux souci
Et se sont cotisés pour t'offrir, eux aussi,
L'humble cadeau de la misère.

Pour eux, ce fut un jour de joie. On se fit beau;
L'atelier, plein de fleurs et paré d'un drapeau,
Vit une fête plébéienne.
Sûr d'avoir fait du bien, on s'est mieux amusé;
Les vieux ont bu leur coup, les jeunes ont dansé.
Et des chansons! chacun la sienne!

Applaudissant ton nom sans cesse répété,
Savant, ils ont levé leur verre à ta santé,
Pleins d'admiration profonde.
Puis, un petit enfant ou quelque vieux souffleur,
Assiette en main, disant: "Pour l'Institut Pasteur",
A fait la collecte à la ronde.

Enfin—c'est un désir délicat et touchant—
Ces braves ouvriers ont voulu que l'argent,
Produit de leur modeste quête,
L'argent qui, j'en suis sûr, va te porter bonheur,
Oui, cet argent sacré, de travail et d'honneur,
Te fût offert par un poète.

Ils m'ont choisi. Pourquoi? Je suis bien trop heureux,
Si mon livre, parfois, lu par quelqu'un d'entre eux,
Les attendrit et les console!
Mais, j'ai senti mes yeux, tout à coup, se mouiller,
Et j'ai bien vite écrit ces vers sur ce papier
Pour envelopper leur obole.

Oh! ces vers! Je voudrais qu'ils fussent bien meilleurs
Mais enfin, ils les ont, ces pauvres travailleurs;
A présent leur joie est complète.
Ils ont le compliment rimé qui leur manquait
Et peuvent te l'offrir, Pasteur, comme un bouquet,
Au patron, le jour de sa fête.

FRANÇOIS COPPÉE.

La Professional Beauty.

La publication de diverses lettres a fait revivre ces temps-ci la figure de Mme Récamier qui est redevenue toute d'actualité.

Il paraît que la *professional beauty* avait conçu le projet un été de passer quelque temps en Dauphiné. Elle y devait être l'hôte de M. Augustin Perier, député et pair de France, grand-oncle de M. Casimir-Perier, l'ex-président de la république, propriétaire du château de Vizille. M. Augustin Perier mourut en 1833.

C'est cette promesse de venir en Dauphiné que M. Augustin Perier rappelait à Mme Récamier, dans trois lettres datées de 1831, qui viennent d'être mises en vente. Les lettres ont leur destin. Où iront elles?....

M. Augustin Perier, dans cette correspondance, parle de Ballanche, de Chateaubriand et des autres familiers de la maison, de la politique de M. de Talleyrand et de la réception de M. Dupin à l'Académie française.

Mais le principal, c'est le voyage:

"Conservez-vous l'aimable pensée de prendre la route de notre belle vallée de l'Isère, où nous serons si heureux de vous recevoir et de vous montrer avec une sorte d'orgueil patriotique les beaux sites où vous retrouverez le souvenir et les traces de M. de Montmorency, de Camille Jordan, etc."

La belle Mme Récamier ne se rendit pas, semble-t-il, à ces invitations. Elle avait son cercle d'amis et de soupirants à l'Abbaye-aux Bois—cela lui suffisait sans doute.

La Salsepareille d'Ayer est l'agent le plus prompt pour la guérison des maladies du sang. Ses effets en sont immédiats.

sans doute?

Il s'inclinait interrogativement vers l'ingénieur.

Le marquis fit les présentations.

Puis, baissant un peu la voix, mais parlant encore assez fort pour être entendu de Michel, de sa mère et de Sosthène, le notaire demanda à Jean Raucourt:

—Ne possédez-vous pas, cher monsieur, un pli de la plus haute importance que vous aurait remis le défunt?

—Parfaitement, monsieur.

—Pourriez-vous aller le chercher avant que la cérémonie soit terminée?

—Je l'ai sur moi, monsieur; car je m'étais promis qu'il ne me quitterait pas tant que je ne l'aurais pas déposé dans mon coffre-fort à Paris.

—Très bien, très bien, alors! fit le notaire avec satisfaction. Je vous prierai donc, monsieur le marquis, ainsi que vous, monsieur Jean Raucourt, et vous, mesdames, et vous, mademoiselle, d'attendre ici que les innombrables amis du nouveau comte Valadin lui aient apporté leurs condoléances, et, ensuite, je vous demanderai de m'accompagner à la demeure du défunt comte, où nous procéderons à la lecture de ses dernières volontés.

Tous les d'Auseraie et Jean Raucourt eurent un mouvement de stupéfaction.

—C'est le premier désir qu'ait exprimé le défunt en tête de son testament, ajouta le notaire, et le désir d'un mort....

Michel frémit et son cœur se mit à battre à grands coups, partagé entre l'espérance que son père, avant de mourir, avait voulu tout effacer, et l'effroi qu'il n'eût tenté, au contraire, d'aggraver une situation déjà bien assez pénible.

Instinctivement, sous son long voile de veuve, la comtesse cherchait la main de Sosthène. Et son neveu lui donnait une fiévreuse étreinte en murmurant:

—Tenez-vous, de grâce!

Le combat s'engageait.

Ce testament suprême et cette précaution de faire assister tous les d'Auseraie à sa lecture, y compris Jean Raucourt, muni des preuves de l'infamie de Sosthène, c'était la revanche terrible d'un homme qui n'avait vécu que par et pour la haine et qui, n'ayant pu atteindre le but si ardemment convoité toute son existence, se vengeait, sur ses complices, de leur trahison de la dernière heure.

—Mais cela va être abominable! balbutia la comtesse.

Sosthène eut un sifflement de vipère, et entre ses dents:

—Heureusement, j'ai de quoi me défendre!

Et il ne parut plus préoccupé que de mesurer ses poignées de main suivant la qualité des personnages qui défilaient.

Mais c'en était fini des représentants officiels, des délégués.

—Il n'y a plus que la foule! dit dédaigneusement la comtesse.

Cette foule, c'était peut-être ce que Michel préférait, parce que, dans les yeux des premiers ouvriers qui se montraient à la porte du cimetière, il sentait de la sympathie bien franche, bien sincère, qu'il se figurait inspirée par le souvenir de son père, tandis qu'elle n'était due qu'à sa jeunesse, à sa mine coutumière si avenante, à son attitude si touchante d'aujourd'hui et à sa réputation de bonté.

Le premier rang d'ouvriers, ayant jeté l'eau bénite sur le corps, passait devant lui, en le saluant avec respect. Aucun d'eux n'osait lui tendre la main.

Alors, il s'avança, prit le plus vieux, et lui serrant les deux mains, il dit d'une voix forte:

—Je veux que vous sachiez que je vous considère tous comme mes enfants, que je lève toutes les amendes du mois dernier et que vous recevrez tous une gratification égale au salaire de quatre semaines.

Pourquoi avait-il prononcé ces mots? Pourquoi avait-il doublé la somme qu'il avait l'intention de donner à ses ouvriers? Pourquoi agissait-il déjà en maître sans songer que, dans de si grandes entreprises, on ne fait rien sans l'assentiment des conseils d'administration?

Il s'était senti grandir en étreignant les mains de ce vieil ouvrier; il s'était senti digne de commander à cette foule, parce qu'il l'aimait, qu'il la voulait heureuse, contente de lui.

Et puis il avait cédé à l'inconscient désir de se montrer un homme devant Mlle Isabelle d'Auseraie.

Les circonstances élèvent ceux qui sont dignes de commander.

Et les ouvriers défilaient, heureux, reconnaissants, plus embarrassés du tout pour serrer la main à Michel. Et les membres principaux de la Compagnie de Monzain jetaient des regards inquiets à Sosthène, lui demandant des yeux:

—Ah ça! aurions-nous trouvé un nouveau maître?

Quand tout fut enfin terminé, le notaire Hornouart communiqua plus complètement aux Valadin et aux d'Auseraie la mission dont il était chargé.

Il expliqua d'abord à Michel, à Sosthène et au marquis, par quel hasard, un hasard qui était la meilleure preuve de l'authenticité, le dernier testament du marquis était parvenu entre ses mains.

Il avait fait ouvrir l'enveloppe, ce matin même, au Tribunal de Valenciennes et s'était trouvé devant une seconde enveloppe fermée et sur laquelle ces mots étaient écrits:

"Le jour ou le lendemain de mon enterrement, Me Hornouart devra réunir chez moi, avec mon fils, ma femme et mon neveu, tous les membres de la famille d'Auseraie, notamment M. Jean Raucourt, gendre de M. le marquis d'Auseraie.

"Me Harnouart priera, auparavant, M. Jean Raucourt d'apporter le pli que je lui ai remis il y a quelques jours et qui est d'une extrême importance.

"C'est devant ces personnes et seulement lorsqu'elles se trouveront au complet, Mlle Isabelle d'Auseraie ne devant en être absente sous aucun prétexte, que cette enveloppe, contenant mon testament, sera ouverte.

"Je signe ces mots, en pleine connaissance d'esprit,

"COMTE VALADIN."

La lecture de ces premières lignes tomba comme un glas entre tous les membres des deux familles.

Tous sentaient une effroyable méchanceté combinée avec l'infernale ruse du mort et à laquelle ils ne pouvaient plus échapper.

Isabelle en était glacée. Son frère murmura à son oreille:

—Il me semble que je l'entends ricaner.

—Oh! tais-toi, tais-toi, Robert! Cela nous porterait malheur de parler ainsi de lui.

—Peux-tu rien changer aux vilenies qu'il aura amalgamées? Mais regarde-moi la tête de Sosthène et de la comtesse; ils ne paraissent guère à leur aise.

Sosthène pourtant faisait assez bonne contenance. Tel un duelliste qui va sur le terrain malgré lui, mais ne veut pas être traité de plentre.

Passant son bras dans celui de Michel, il prit la parole, comme en leur nom à tous les deux:

—Mon oncle, dit-il, avait, l'année dernière, rédigé un testament parfaitement régulier et qui est déposé chez son notaire à Paris. Ce premier testament prévoyait les moindres choses et réglait surtout toutes choses aux mieux des intérêts, des désirs de chacun, avec un esprit de justice, de prévoyance qui, j'ai le regret de le constater, l'avait un peu abandonné depuis quelque temps. Sans mettre donc aucunement en doute la réalité, la.... validité de ce nouveau testament, j'ai le droit et le devoir de faire remarquer, tout de suite, aux personnes que cela intéresse, que l'intelligence de mon oncle bien-aimé avait déjà subi de fortes atteintes quand il l'a rédigé. Et je n'en veux pas d'autre preuve que la forme inusitée dans laquelle il prétend qu'on nous en donne connaissance, c'est-à-dire en présence de personnes que, pour notre part, nous aimons et respectons profondément, mais avec lesquelles il s'est conduit récemment d'une manière extrêmement violente.

—Mais.... Sosthène! fit Michel avec un accent de reproche.

—Crois, mon cher cousin, que c'est au moins autant dans ton intérêt que dans le mien que je m'exprime ainsi.

—Ne devons-nous pas nous incliner devant les désirs d'un mort.... même si ces désirs affectent une forme un peu irrégulière, un peu étrange?

—Certes. Et nous allons tous nous réunir immédiatement, si du moins, M. d'Auseraie n'y voit pas d'objection?....

—J'en verrais plus d'une, dit le marquis; mais, comme Michel et comme vous, monsieur, je pense, avant tout, que nous devons obéir aux derniers désirs de votre oncle .... quitte à les discuter ensuite, avec le respect que mérite sa mémoire, mais avec la prudence, je dirais presque, si je ne craignais de blesser Michel et la comtesse, une sorte de défiance que nous inspire la conduite qu'il avait adoptée récemment envers nous et que nous lui avons pardonnée, du reste, de grand cœur.

Et le marquis, se tournant vers le tombeau des Valadin, eut un geste très digne.

—Je ne voulais pas dire autre chose! déclara Sosthène, avec un éclair de satisfaction dans les yeux.

Il avait réussi, par avance, à diminuer la valeur de ces dispositions testamentaires, dont il ne lui était que trop aisé de deviner la nature.

Une heure après, les deux familles étaient réunies dans le cabinet du comte Valadin; et Sosthène, parfaitement maître de lui, faisait asseoir toutes les personnes présentes en demi-cercle devant la table, à laquelle s'asseyait le notaire.

Le jour tombant déjà et Me Hornouart n'étant doué que d'une vue assez médiocre, on s'aperçut, au moment où il allait décacheter l'enveloppe, qu'il fallait allumer.

Sosthène jugea inutile d'appeler un domestique et de demander des lampes. Il prit un des grands candélabres de la cheminée, le posa sur la table et en alluma toutes les bougies, tandis que Michel, grâce à un système à vis fermait les persiennes.

Puis Michel s'assit à droite du notaire; sa mère était à gauche.

Et tous les deux tenaient les yeux ardemment fixés sur cette enveloppe, la comtesse uniquement dans une banale, une odieuse pensée de lucre, Michel ne songeant plus qu'à ceci:

—Est-ce mon bonheur ou mon malheur qui va sortir de ce morceau de papier?

Sosthène demeurait debout derrière le notaire, regardant alternativement l'enveloppe et le candélabre, se disant qu'une étincelle pouvait détruire la suprême méchanceté du comte Valadin.

Et tandis que le notaire, au milieu d'un silence religieux, déchirait l'enveloppe, il alla allumer le second candélabre demeuré sur la cheminée.

Il ne savait pas ce qu'il ferait; il n'avait encore aucun plan pour se défendre, sauf l'accusation de folie qu'il avait déjà ébauchée contre son oncle; mais il aurait voulu du feu partout autour de lui.

Oh! détruire et ce testament et la preuve de son infamie que Jean Raucourt livrerait tout à l'heure!....

Pas une seconde il n'avait songé à fuir, à se dérober à ce combat. Quelle que dût en être l'issue, il l'acceptait en beau lutteur.

Maintenant, le notaire, après avoir expliqué très longuement, très minutieusement, comment il avait pu, grâce à l'obligeance du président du Tribunal de Valenciennes, accomplir dès ce matin les formalités rendues nécessaires par les circonstances où se présentait le testament, en commençait la lecture:

A continuer.

JULES ANDRIEU,
—Successeur de—
ROCHEREAU & ANDRIEU,
AGENT D'AFFAIRES,
Nouvelle-Orléans, Lne.
P. O. Box 113. 20 jan—1an